

## SNIPER EN ARIZONA



PATRICK DECLERCK

—

# SNIPER EN ARIZONA

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022  
ISBN : 978-228-3-03619-8

Aux abeilles, aux fourmis, aux termites...  
À tous ces petits êtres qui,  
depuis si longtemps,  
savent – eux – ce qu'ils font.



Les noms des protagonistes du récit qui suit, de même que celui de la « Bolt Action Sniper Academy », sont fictifs. Ainsi, suivant la formule consacrée, sont protégés les innocents. Et plus encore les coupables...

De nombreuses écoles privées enseignant les techniques de sniper prospèrent aux États-Unis. Elles se trouvent le plus souvent dans le sud-ouest du pays, là où la législation relative aux armes à feu est la moins contraignante. Il est fréquent que l'armée et des forces de police leur sous-traitent des contrats de formation. Les civils, sous réserve d'avoir un casier judiciaire vierge, peuvent y avoir accès, tout au moins en ce qui concerne une partie des programmes. Ces centres ont pignon sur rue, font de la publicité sur Internet et ne sont en aucune manière clandestins.

Dans l'un d'entre eux, et après deux séjours à New York, j'ai suivi, en septembre 2012 et en

mai 2016, trois stages intitulés « sniper/contre-sniper », « sniper avancé », et enfin « instructeur ». Je possède les diplômes qui en témoignent. Ce récit est le condensé de ces expériences.

Tout est vrai. D'ailleurs, je n'ai pas le choix. J'ai beau faire, je ne parviens pas à cultiver ne serait-ce qu'un brin d'imagination. En un sens heureusement, sinon les heures me sembleraient plus insupportables encore...

*Juin 2012.* Cela fait maintenant un peu plus d'un an que, de mails en coups de téléphone auxquels jamais personne ne répond, je tente d'entrer en contact avec la Bolt Action Sniper Academy. Institution qui, comme son nom l'indique avec une rafraîchissante honnêteté, n'est autre qu'une école formant à l'art et à la technique du sniper, située quelque part dans la banlieue désertique de Phoenix, Arizona, *US of A.* J'essaie encore une énième fois et cette fois-ci – enfin ! – quelqu'un décroche. C'est une voix d'homme. Une voix semblable à la mienne, c'est-à-dire plus très jeune. La seule différence est que la sienne véhicule d'emblée une tonalité militaire et déterminée, tandis que la mienne, généralement d'une courtoise et mollassonne bonhommie, fait semblant...

« *Hellooo ?* » risque-t-il d'un ton méfiant.

Et mesurons bien que nous sommes là en Arizona, c'est-à-dire au beau milieu de la flinguomanie nord-américaine la plus militante...

« *Good morning*, dis-je avec un enthousiasme calculé pour faire plaisir, sinon à voir, tout au moins à entendre. *Good morning*, j'essaie de vous joindre depuis longtemps et je vous appelle de Paris... »

Il m'interrompt immédiatement : « *No, you don't*. Je vois d'où viennent les appels. Et vous m'appellez du Texas. »

C'est ce que je disais : méfiant !

Je reprends d'une voix volontairement plus ferme : « *Nope ! Check your machine*. (Je ne dis pas *your goddam machine*, mais je le pense.) Je vous appelle bien de Paris. Paris, France. Parisss, Fraïhnnnzz. De ma fenêtre, je vois un bout de la tour Eiffel en ce moment même... »

Lui : « *Oh yeah ! You're right. Sorry !* »

Victoire morale dont je me saisis immédiatement pour reprendre un ton de masculinité partagée avec cet homme qui, par un heureux hasard, se révèle être le fondateur et le propriétaire de l'école. Mélangeant alors réalité et fiction, je lui expose les raisons de mon appel. Je lui dis toute mon admiration pour l'indiscutable qualité de son établissement (ce qui est vrai, j'ai fait des recherches et le sien est le meilleur) ainsi que mon désir d'y suivre la formation paramilitaire de sniper qu'il propose.

Quant à mes raisons, je lui expose la navrante autant qu'aberrante incompréhension sévissant en France en particulier et en Europe en général vis-à-vis des armes à feu. Je m'en indigne avec une attendrissante émotion et ceci scelle, entre mon interlocuteur et moi-même, une immédiate amitié confraternelle.

Aujourd'hui le temps a passé, nous sommes entre nous, et je peux donc m'expliquer plus franchement quant à mes motivations réelles...

Comment donc en étais-je arrivé là ? Et au juste pourquoi ? La réponse, bien qu'elle puisse éventuellement paraître un rien dysphorique aux âmes délicates, est fort simple. Sept ans avant cette conversation téléphonique, en 2005 donc – Doux Jésus qui n'existe pas ! Comme le temps passe vite ! – de préoccupants diagnostics médicaux m'avaient conduit à me demander non pas *si* mais *quand* j'allais finir par mourir d'une tumeur au cerveau. J'avais même écrit un livre explorant cette fascinante problématique. En compagnie du vieux Socrate, je m'y étais interrogé sur la conduite à tenir lorsque les choses tourneraient mal. Développement qui, aujourd'hui encore, demeure une absolue certitude. Seul le calendrier persiste, pour le moment,

à s'étirer. Si ce n'est pas maintenant, pourtant cela viendra, comme on disait au Danemark à une certaine époque. Passons... Toujours est-il que la délicate problématique de la conduite à tenir lorsque les choses se dégraderaient jusqu'à devenir franchement inacceptables nécessitait d'être explorée. En un mot, la question, fort mal élevée mais malheureusement bien réelle, d'un suicide futur autant que bien tempéré se posait donc, tout comme, en un sens, elle se pose d'ailleurs toujours pour chacun et chacune quelle que soit la réponse qui lui sera, *in fine*, apportée. Dans mon cas précis, n'ayant jamais raffolé des comités d'aucune sorte et refusant de m'abaisser, un jour, à humblement demander à quiconque la permission d'en finir, je me mis donc à rêver de diverses armes à feu et de leurs modes d'emploi. Sniper, me disais-je. Sniper de moi-même. Et glorieuse hauteur que d'en finir en n'étant plus rien d'autre que ma propre et dernière cible... Romantisme ! Romantisme certainement, mais, après tout, pourquoi pas ? Oh, attention ! Je ne promets rien... Et quant à la chose même, le moment venu, nous verrons, mais l'idée seule ne me semble cependant pas dénuée d'un certain panache. Doux fantasme d'une petite mise en scène plaisamment

narcissique. Coquetterie protestataire de rester, et ce jusqu'à la dernière des dernières secondes, le maître absolu autant que – pour une fois ! – *efficace* de moi-même. Au moins, et sans préjuger d'aucune audace future, depuis qu'elle m'accompagne cette rêverie m'aide à mieux dormir. Ce qui est toujours ça...

Mais, à la réflexion, quel lien peut-il bien y avoir entre l'éventualité d'un futur suicide par arme à feu et la technique du sniper, sniper qui, par définition, n'agit qu'à une distance non négligeable de sa cible ? Honnêtement, aucun.

Aucun, mis à part que je n'avais jamais été en Arizona, ni même dans aucun désert d'ailleurs, et que la chose me semblait intéressante en soi.

Aucun, sinon que nous étions lors de ce coup de fil en juin 2012, que j'allais être opéré en mars 2013 et que, d'ici là, il me fallait perdre une quinzaine de kilos si je ne voulais pas ajouter au risque opératoire celui de mal résister à l'anesthésie pour cause de caprices cardiologiques.

Aucun, sinon que les armes, au fond de moi-même, j'aime ça, que j'aime ça depuis mon enfance et que, jusqu'à mon dernier jour, j'aimerais probablement toujours ça. J'aime en avoir à moi et près de moi. Les armes, j'aime les toucher, les soupeser, et parfois même les renifler parce

qu'il est une odeur particulière à leur mélange d'huile et d'acier. Elles me sont comme autant de portes extraordinairement aisées menant à un ailleurs lointain et infini. Elles ouvrent la délicieuse possibilité d'un silence enfin définitif. Elles sont toute ma hauteur et mon envol possible. Elles sont mes ultimes compagnes. Et avec elles, puisque plus rien n'est grave, je trouve la force de rire encore. Elles montent la garde aux frontières de mon dernier et privé petit royaume. Là où je peux faire exactement – très exactement ! – ce que je veux. Et puis, enfin quoi ? J'aime les flingues, parce que je suis un mec et que les mecs, ça aime les flingues. Voilà !...

Et je ne sais pas si vous avez remarqué mais, ces temps-ci, « j'aime les flingues parce que je suis un mec » fait partie de ce genre de choses qui ne se dit plus trop. Qui ne se dit même plus du tout... Que voulez-vous... L'époque semble s'être tout entière laminée à l'obséquiosité générale la plus saccharine. Frileux de tous les pays, votre heure est enfin venue ! Serrez-vous – épaules cachectiques contre épaules cachectiques – et, chantant *castrado*, répétez-nous encore une fois que vous vous adorez passionnément les uns les autres... Mais toujours est-il que, quant à moi, sciemment à contre-courant,

j'en profite, persiste et gueule : j'aime les flingues parce que je suis un mec !

Et, avouons-le, il n'est pas totalement impossible non plus que cette appellation de « tireur d'élite », de par sa prétention même, ait à cette époque procuré à mon préconscient toujours attentif à ces questions quelques satisfactions un rien érotisées...

Au téléphone, Henry... Le directeur de cette école s'appelle Henry et nous décidons d'emblée de nous appeler par nos prénoms. Henry, après m'avoir demandé pour la forme si je possédais bien un casier judiciaire vierge (« *Pure as the driven snow !* » Pure comme la neige poussée par le vent ! fut ma réponse...), me donne son accord pour que je rejoigne les rangs de ses disciples à la première occasion et nous convenons que je suivrai le stage de septembre. Je raccroche et, guilleret, m'y sens déjà. Alors, à présent reconnu et accepté – *honoris causa* – plouc ricain de base, qu'est-ce que je dis en raccrochant ? Je dis : « *Fuckin' bingo !...* » Ce qui m'installe aussitôt dans l'esprit des choses.

*Septembre 2012.* Roissy-Charles-de-Gaulle. Je prends l'avion pour l'Arizona. Ce sera

New York-Kennedy d'abord puis, quelques jours plus tard, Newark International et enfin Phoenix International. Deux avions. Deux avions et j'ai horreur – horreur ! – de l'avion. Ceci n'est ni une figure de style ni une exagération quelconque espérant produire je ne sais quel effet dramatique. Non, ce n'est là rien moins que l'exacte et clinique vérité. Je *hais* les avions. Tous les avions, sans exception. Et pourtant, en ces mois de septembre et octobre 2012, j'en prendrai quatre. Un pour aller me recueillir devant ce qui reste des Twin Towers effondrées onze ans auparavant. Un autre pour aller faire le sniper dans le désert. Et deux autres, en sens inverse pour rentrer chez moi, quelques semaines plus tard. Quatre avions. Et en 2016, je retournerai dans cette même école de précision balistique pour y devenir instructeur. Soit quatre autres avions. Total : huit avions. Et huit avions, pour l'aérophobique profond que je suis, cela fait tout de même beaucoup. C'est à penser que mes diplômes de sniper, j'en avais vraiment envie... Comme quoi il peut s'avérer parfois bien utile d'être de mauvaise humeur.

À Roissy, je tends mon passeport à l'accueillant agent de la police des frontières. Il le passe sur sa machine et arrête immédiatement de sourire.

Il me le rend comme s'il n'était pas frais et me demande d'aller dans un bureau juste à côté dont il indique l'entrée de la main. « Vous verrez, ça ira plus vite », me dit-il avec une sorte de ricanement qui ne me dit rien qui vaille. Je vais à la porte indiquée, frappe et, puisque personne ne répond, ouvre et entre. À part deux ou trois tables sur lesquelles trônent des caméras reliées à des ordinateurs, la pièce est vide. Mais une autre porte que celle par laquelle je suis entré s'ouvre et arrive un autre flic. Les nouvelles vont vite et il est clair que ce policier-ci est déjà au courant de ma discutable existence et des encore plus discutables raisons de ma présence en ce bureau. Il ne dit rien et tend simplement une main dans laquelle, charitablement, je dépose mon passeport. Il l'ouvre. Compare, d'un air dégoûté, la photo avec mon pourtant fort aimable faciès, tape quelques instants je ne sais quoi sur un ordinateur, et me demande de regarder fixement sans lunettes et sans bouger, de face d'abord et de profil ensuite, l'appareil photo le plus proche. Ensuite, il me fait poser les deux mains, la droite d'abord, la gauche ensuite, les doigts écartés et le tout bien à plat, sur un écran posé sur la table. Il me faut recommencer la main droite, parce que après examen le premier cliché ne

lui plaît pas. Puis, il me rend mon passeport avec un signe de tête et me fait sortir directement dans la partie internationale de l'aéroport. Je suis libre et il ne me reste plus maintenant qu'à trouver la porte d'embarquement idoine et à monter dans l'avion, en espérant survivre jusqu'à l'atterrissage à Kennedy. Cette affaire, banale aujourd'hui, était encore rare à l'époque et me laissa songeur...

Que s'était-il donc passé ? Je m'en doutais un peu mais il me fallut attendre quelques autres épisodes du même genre et une discussion, lors de mon retour à Paris, avec un journaliste cultivant de nombreuses amitiés au ministère de l'Intérieur, pour en avoir la certitude... Il s'était passé que mon copain Henry, directeur de la Bolt Action Sniper Academy à Phoenix, Arizona, avait d'autres copains. Beaucoup d'autres copains au FBI ainsi qu'à la Homeland Security, le département de la Sécurité intérieure des États-Unis créé en novembre 2002, soit un peu plus d'un an après les attentats du 11 septembre. Et tous ces fonctionnaires avaient, entre autres choses, gardé un souvenir ému du fait que les terroristes ayant pris le contrôle des quatre avions ce jour maudit avaient – bel exemple de profonde autant que

de proche-orientale ironie ! – été se former dans des écoles d'aviation américaines. Écoles d'aviation dont une, fréquentée en 2000 par un candidat terroriste raté et incapable d'apprendre quoi que ce soit, ne se situait justement qu'à une petite dizaine de kilomètres de l'école de sniper que j'allais intégrer. Bref, les États-Unis, comme on le sait, jurèrent, ce tragique 11 septembre, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus... Aussi un ex-Belge, naturalisé Français depuis 1980 et surtout émigrant américain entre les âges de onze et vingt-sept ans, qui n'était même pas resté en ce paradis hautement démocratique pour préférer repartir vivre en Europe à la première occasion et qui aujourd'hui semblait soudainement s'entêter à devenir sniper, qu'il parle, ou non, parfaitement anglais, était suspect. Profondément suspect. Et lorsqu'un étranger suspect se présente à une école de sniper, plein d'enthousiasme et l'index enfariné (ce même index qui, une fois posé sur la détente, peut rendre de grands services et faire beaucoup parler de lui...), même si au téléphone il a l'air comme ça supersympa, qu'est-ce qu'on fait ? On appelle ses potes au FBI et à la Homeland Security et on leur balance tout ce qu'on sait, voilà ce qu'on fait...

D'ailleurs, une fois atterri à Kennedy quelques heures plus tard et devant l'agent d'immigration à qui j'ai tendu le même passeport, les choses ne se sont pas améliorées. À celui-ci, cousin local de son collègue français, j'ai constaté avec regret que je ne semblais pas plaire non plus. Je l'avais, en me présentant devant les nombreux guichets avec des centaines d'autres voyageurs nouvellement arrivés, repéré d'emblée. Il m'inquiétait, je savais fort bien que le pouvoir d'un officier d'immigration américain est considérable. Il lui est tout à fait possible de vous refuser l'entrée et de vous renvoyer d'où vous venez par le prochain avion sous les prétextes les plus futiles... Les files d'attente se forment. Des agents circulent entre nous pour les organiser et nous assigner à tel ou tel bureau. J'essaie de me faufiler vers un officiel me semblant plus aimable que celui que j'avais repéré, mais – raté ! – je me trouve consigné à attendre devant son poste à lui. J'évite de céder à la tentation de me glisser discrètement ailleurs. Je sais que la chose, si elle est remarquée, est assez mal vue. Je reste où je suis, attends sagement mon tour puis présente mon passeport en l'accompagnant d'un sourire le plus niais possible.

Mais non, cet homme décidément ne m'agrée point. Il fait partie de cette minorité d'agents qui, partagés entre répugnance instinctive pour les non-Ricains de toutes origines et crainte – hélas pas totalement fantasmatique – de toucher des documents préalablement soigneusement enduits de Dieu sait quel poison létal, porte des gants en latex. Les siens sont bleu ciel et s'accordent parfaitement avec la chemise de son uniforme. Je me garde cependant, je ne sais au juste pourquoi, de le féliciter pour la gracieuse harmonie de ses choix vestimentaires.

Et si cet homme ne me plaît pas, il apparaît immédiatement que ce sentiment est réciproque. Il me regarde avec un mélange de suspicion et de dégoût, prend mon passeport d'une de ses mains gantées, l'ouvre, le pose sur la machine, et ce qu'il y voit ne fait rien pour adoucir son humeur ni soulager ses soupçons. Lui aussi, tout comme à Paris, possède un ordinateur relié à un appareil photo et lui aussi, toujours comme à Paris, me demande d'enlever mes lunettes et de me laisser prendre de face d'abord et de profil ensuite. Et si je me sens flatté par la soudaine fascination de tous ces gens pour ma physionomie, je doute cependant que leur intérêt soit strictement esthétique... Évidemment, il me faut aussi,

tout comme à Paris, poser une nouvelle fois les dix doigts de mes mignonnes petites mains sur un écran. Voilà, c'est fini. Physiologiquement, la chose est sans appel. C'est un triomphe et – avec ou sans Descartes – il se trouve vérifié au-delà de tout doute possible que je suis bien celui que je pense et affirme être.

C'est fini ? Pas vraiment. Certes, mon identification est terminée mais reste maintenant à savoir et à juger ce que, au juste, je viens faire aux États-Unis. Nous sommes au soir du 9 septembre 2013, la première partie de la réponse est facile : j'ai vécu à New York lorsque j'étais jeune (il le sait, son ordinateur le sait, son ordinateur sait tout) et dans deux jours il y aura onze ans exactement que... Alors, je viens rendre hommage... Il reste de glace. Et son regard, d'une spéculative distance, demeure indiscutablement carnivore. Autant fredonner *Plaisirs d'amour* à un ptérodactyle qui n'aurait pas dîné depuis quelque temps... Je devine le problème et comprends que ce garçon sait fort bien qu'après quelques jours passés à Manhattan, j'irai suivre, en Arizona, ma formation un peu particulière. Aussi je le devance et lui parle de cette petite affaire. Je lui dis que je n'ai pas tellement l'occasion de pratiquer le

tir à Paris et que cette école de sniper est pour moi l'occasion de vivre deux semaines d'un petit changement récréatif. Puis, avec un fin sourire d'excuse, je lui avoue que mon anniversaire approche (il le sait, il a mon passeport devant lui) et que ce stage est un cadeau fort attentionné de la part de ma maman. Et, entre nous, je suis assez content d'ajouter cette note, dans la réalité parfaitement fausse bien entendu, mais tellement... tellement... quelle est donc cette expression qui, toujours, me réchauffe le cœur, ce vieux compagnon qui en a bien besoin?... Ça y est, je l'ai !... cette note tellement *humaine* que je m'en impressionne moi-même. Mais il semble que je sois le seul dans ce cas, car mon interlocuteur me rend mon passeport sans un mot et, tout en tapotant son clavier, me regarde partir avec une déception boulimique positivement obscène. Toujours est-il que je suis à présent libre de rentrer dans son pays et d'y faire exactement ce que j'ai l'intention d'y faire. *All riiiiight, Baby ! C'est parti. Now, just gimme a fuckin' gun and watch the show !...*

Quelques jours plus tard, à l'aéroport de Phoenix, j'ai commencé par aller prendre la voiture réservée depuis Paris. Sans faire

particulièrement attention, j'avais loué l'un des modèles les moins chers possibles et me trouvais maintenant l'heureux conducteur d'une Fiat 500 (500 quoi ? on se le demande...), soit l'automobile la plus minuscule de tout l'État d'Arizona. Qui plus est, c'était une automatique et je n'avais pas conduit d'automatique depuis un bon quart de siècle. Mais après une petite demi-heure passée à m'exercer dans le parking de l'aéroport, j'étais au point et, avec mon fidèle GPS, je parvins à trouver mon motel sans m'égarer plus que deux ou trois fois... Bon, d'accord ! Quatre.

Le motel en question m'avait été suggéré par l'école elle-même. Cette dernière avait négocié des tarifs avantageux avec plusieurs établissements de la banlieue de Phoenix la plus proche. De la liste, j'avais choisi The Athens' Inn, dont les photos du site internet exhibaient fièrement, en plus d'une assez grande piscine, une touche de Grèce antique à son architecture. Je m'étais dit que, dans un tel environnement, le vieux disciple de Diogène que j'étais ne pourrait que se sentir assez bien. Cynique. Cynique du grec *κύων*, chien. J'en remuais déjà la queue...

La queue ! Tsss ! Tsss !... Vous remarquerez...  
À la moindre occasion scabreuse... Lorsque

vraiment je n'en peux plus ni de moi-même ni de la banale médiocrité de cet être que déjà, *sotto voce*, je me réjouis d'anéantir un jour, je me distingue par ce genre de remarque d'un humour discutable et d'un goût qui l'est plus encore. Ainsi, derrière le clown maladroit, une partie de moi-même s'éloigne de l'avant-scène et fuit un instant dans une contrée à l'air plus froid et à la vision plus claire. Souveraine falaise à la revigorante odeur des pins avec, en bas, la mer dont les vagues obstinément attirent, je respire enfin mieux... Comment savoir... Mais il est fort probable que, le moment venu, mes dernières paroles, fusil en main, ne soient autres que : « Adieu, connard ! Tu m'as assez emmerdé... »

L'Athens' Inn, à première vue et mis à part, à l'entrée, deux statues pseudo-grecques antiques made in California et pudiquement recouvertes là où il était important qu'elles le soient, ne semblait pas mériter son nom.

Le bâtiment central abritait une réception décorée de chapeaux indiens à plumes qui contrastaient quelque peu avec la supposée référence athénienne du concept, un bar et deux restaurants, dont un annonçait fièrement de nombreuses spécialités cajun mais qui, ce

soir-là, était fermé et le demeura tout au long du séjour. Sur les côtés de ce quartier général, une série de plus petites sections à deux étages où se trouvaient les appartements. Côté face, ces derniers entouraient la piscine. Côté pile, ils donnaient sur le parking. Le mien était au rez-de-chaussée.

Il comprenait une chambre, une salle de bains, une salle à manger-cuisine et un frigo dont je ne pus jamais décider, même après de longues soirées d'observation, s'il était brun-rouge ou plutôt rouge-brun mais alors avec tout de même un fond de violet. Énorme et vibrant objet qui s'avérait être le plus proprement antique de tout cet égarement historique. Nul doute qu'il eût immédiatement plu à Hérodote, mais une chose était sûre : même s'il l'avait voulu, ce digne et fidèle refroidisseur n'était plus en âge de procréer.

La piscine, en revanche, était tout à fait conforme aux espoirs photographiques que j'avais, de Paris, identifiés sur Internet. Longue d'une vingtaine de mètres, elle était dominée par une fontaine faussement grecque elle aussi, où deux jeunes filles en béton versaient doucement le contenu aquatique et sans fin d'amphores inclinées...

Mais avant d'en profiter, il me fallait prendre possession de mon appartement, ranger mes affaires et acheter de quoi au moins pouvoir passer la première journée de cours du lendemain. J'étais à peine entré dans la chambre que le téléphone sonnait. C'était un être primaire qui, d'une voix américaine sans accent particulier mais au vocabulaire limité et à la syntaxe hésitante, me demandait si j'étais bien moi et, une fois rassuré sur ce point, m'informait que les cours commenceraient le lendemain à six heures trente et me donnait les coordonnées GPS nord et ouest de notre point de rencontre dans le désert. Il me demanda aussi de venir avec de quoi me protéger du soleil. Clic. Terminé.

Conversation la plus courte possible. Des instructions, pas encore tout à fait des ordres. Point d'adjectifs. Que dalle de superlatifs. Idoines citations amusantes ou quelconques clins d'œil culturels, macache ! Rien que quelques déclarations strictement objectives s'exprimant de la manière la plus immédiatement intelligible possible, et puis ça suffisait comme ça. Bref, avec ce seul coup de fil, je me trouvais déjà pleinement plongé dans le militaire. C'était là, je suppose, ce à quoi dans un tel milieu il fallait s'attendre et même, en un sens, peut-être

ce que je recherchais. De toute manière, c'était ainsi. Et le regretter eût été aussi vain que de se plaindre de ne point trouver de choucroute au menu d'une pizzeria.

À propos de choucroutes, de pizzas et d'autres choses de même nature, si je n'avais toujours pas une idée claire et distincte de ce qui m'attendait, je devinais pourtant que la journée du lendemain serait épuisante et qu'il me fallait aller chercher quelques provisions. Cependant, ayant encore à l'esprit un livre de mon enfance dont je ne me souviens plus du titre exact mais qui, illustré de photographies, représentait sans précautions ou élégances stylistiques aucunes la fascinante mais souvent problématique zoologie des déserts américains, j'ai commencé par aller m'acheter un couteau de taille respectable dans un magasin de Phoenix dont Internet m'avait assuré que l'on s'y connaissait en ce genre d'instrument. Il s'agissait d'« A.S. Adventure » et, tout en me réjouissant que cet « A.S. » ne comportait pas un S de plus, je n'ai jamais su ce que ces initiales étaient supposées signifier exactement. Cet A.S. Adventure, en plus d'une foule de vêtements protégeant du soleil, offrait à mes yeux gourmands une des plus belles collections d'armes que j'avais jamais vue, même aux Amériques.

Toutes étaient exposées là, de la simple carabine au fusil mitrailleur, sans parler des toujours séduisantes armes de poing. Et pour pouvoir réagir rapidement à tout enthousiasme déplacé de la part d'éventuels clients qui rêveraient de ne plus l'être, les vendeurs portaient chacun, en d'élégantes gaines attachées à leur ceinture, un pistolet qui, comme toute image, valait mille mots...

Précision technique à l'usage de ceux pour qui ces pratiques s'avèreraient un rien trop exotiques :

1. La confusion est fréquente, mais il importe de savoir qu'un pistolet désigne une arme de poing que l'on approvisionne par un chargeur habilement logé dans la crosse. Ainsi, par exemple, le Walther PPK immortalisé par James Bond est un pistolet. En revanche, un revolver, de l'anglais « *to revolve* » et du latin « *revolvere* », soit « tourner (autour de) », est toujours un proche ou lointain cousin du genre d'instrument que l'on peut voir dans les westerns. Le chargeur cylindrique pleinement visible tourne sur lui-même à chaque coup. Plus récemment et pour mémoire, le .44 Magnum qui, dans les années 1970 et 1980, a rendu de si grands

services cinématographiques à Clint Eastwood et à son double, l'inspecteur « Dirty » Harry Callahan, notre héros à tous, était – et pour l'éternité demeure – un parfait exemple de revolver. *Got it ? Good ! Boum !...*

2. Et puisqu'on en est à ce genre de précisions techniques, une fois pour toutes, affirmer qu'« il a le doigt sur la gâchette » comme s'obstinent à s'exciter certains en de malsaines rêveries ne veut strictement rien dire. La gâchette ne désigne que la petite pièce métallique de l'arme qui frappe la base de la douille. Douille dont, pour finir et après une explosion interne soigneusement mesurée, partira la balle. En revanche, l'objet d'accueillante courbure sur lequel on songe – secrètement ou pas secrètement du tout – à poser son nerveux autant que vengeur index pour changer le cours éventuel de l'Histoire s'appelle, quant à lui, « détente ». Cela dit, concédons-le, ce terme, en français, est quelque peu ruiné par diverses ambiguïtés polysémiques, allant de *détente* à *détention*, en passant par le trop proche et carrément anxio-gène *détendu* aux multiples catastrophes phallickes encore tragiquement présentes à l'esprit de chacun.

Non, le terme n'est pas heureux et prête à confusion. Un cochon n'y retrouverait plus ses fantasmes... Mais c'est pourtant ainsi et, lorsque l'irrésistible besoin s'en fait trop sentir, c'est bien sur la détente que de son doigt l'on appuie pour tirer enfin et se soulager un peu...

Chez A.S. Adventure, je m'attarde inévitablement devant les murs saturés d'armes. Immédiatement, je me retrouve en 1964 et souris en me remémorant le supermarché Fields de Paterson, New Jersey, où fraîchement émigrés, nous allions faire nos courses, mes parents, mon petit frère et moi. On vendait de tout chez Fields : nourriture, vêtements, télévisions, cannes à pêche et fusils divers. C'était le premier hypermarché que, émerveillés, nous découvriions. Il faut dire que nous venions de notre Belgique natale et qu'en ce petit éden puant la graisse froide des cuisines autant que la dépression chronique, les hypermarchés, en 1964, on ne connaissait pas. Les supermarchés non plus d'ailleurs, on ne connaissait pas. Normal ! Évidemment, vous ne pouvez pas vous rendre compte, mais la Belgique, ô mère chérie, dans les années 1960, c'était un peu comme un infini dimanche quelque part dans la campagne polonaise quand

il fait moche. Et, en Belgique, tout comme en Pologne d'ailleurs, il fait très souvent moche... Enfin, toujours est-il que Fields, on n'en croyait pas nos yeux. Ma mère, avec mon frère dans le caddie, allait faire ses courses, pendant que mon papa et moi, en fantasmant doucement, restions scotchés devant les armes.

On retournera chez A.S. Adventure dans un moment, mais en ce qui concerne les armes, il faut tout de même que je vous avoue que c'est une tendance dans la famille. Je crois qu'elle remonte à l'enfance de mon père, Roger, et de son frère cadet de deux ans, André...

On m'objectera peut-être que tout ceci nous éloigne de notre sujet, mais je ne le pense pas. Et je ne le pense pas parce que ces anecdotes biographiques – les miennes, tout comme les vôtres et celles de n'importe qui – de déplacements insidieux en légers dérapages ne sont jamais qu'autant de versions éclatées de ce que, malheureusement, nous sommes tous. Et l'on aura beau chercher, rien ne s'avérera jamais plus égalitaire que nos infatigables inconscients, dévoués travailleurs qui jamais, jamais, ne prennent ne serait-ce qu'une seconde de vacances.

Je raconte... Je fais vite et ne m'attarde en rien. Je sais, l'Arizona nous attend... mais je raconte... Ce qui marqua le plus le destin de mon père autant, subséquemment, que le mien fut une maladie infantile dont l'exacte nature restera toujours inconnue, mais dont l'un des effets secondaires, dès l'âge de six ans, soit en 1935, lui abîma le cœur et le fragilisa pour toute la vie. En outre, il bénéficia deux ou trois ans plus tard du douteux privilège d'entendre le médecin de famille prédire à ses parents qu'il ne vivrait très probablement pas au-delà de onze ou douze ans... Ainsi, mon futur papa – c'est de famille ! – démarra fort tôt sa carrière d'optimiste primesautier. Et ainsi, son père à lui – soit mon grand-père à moi, qui était et reste l'homme que j'ai le plus aimé – le portait dans ses bras au moindre déplacement. La terreur générale étant que le plus léger effort pouvait être fatal à ce mourant chronique. Mourant chronique qui, dans la vraie vie, parvint tout de même à tenir le coup jusqu'à soixante et onze ans, quatre mois et treize jours, ce qui est à la fois beaucoup et peu, mais, en tous les cas, bien supérieur aux prédictions imaginées tant par la Faculté que par lui-même. Bravo papa !

Personnellement, j'ai quelques sérieuses raisons de douter un jour faire aussi bien, mais là n'est pas la question... Toujours est-il que le petit presque handicapé qu'il était et que, pour ne pas abuser de ce qui lui restait de cœur, on empêchait de bouger, enviait son jeune frère, André qui, lui, était plus qu'en pleine forme et débordait d'énergie. Énergie surabondante qui le faisait renvoyer d'une école après l'autre, mais énergie tout de même... Ainsi mon futur père, le frêle Roger, l'appliqué bon élève qui vénérât les livres (objets que l'on peut soulever à volonté sans efforts musculaires majeurs), enviait secrètement mon futur tonton, André, le costaud des Épinettes qui ne foutait rien sinon connerie après connerie. Voilà, le tableau général. Et alors ? Qu'est-ce que tout cela à avoir avec les flingues ? Eh bien, il se fait que les flingues, sous toutes leurs formes, mon tonton, dès le début, a adoré ça. Une de ses difficultés précoces avec la maréchaussée, au-delà de nombreux accidents de voiture pas totalement étrangers à de spectaculaires ingestions d'éthanol diversement parfumé, concerna l'achat inconsidéré – *mano a mano* et dans un bar, tard dans la nuit – d'un pistolet ayant précédemment servi à quelques braquages et, à tout

le moins, à un petit meurtre... Je me souviens encore de cette arme, protégée par un sac en plastique précautionneusement scotché et dissimulée dans le réservoir des toilettes de la maison familiale. J'avais quatre ans. Les gendarmes sont venus. Et tout le monde s'est mis à crier, surtout ma grand-mère, qui de l'hystérie s'était faite une spécialité personnelle. Je ne vais pas avoir l'inconvenant snobisme d'affirmer que je n'étais pas quelque peu anxieux. Il était impossible que je ne le fusse pas. Mais ce qu'il me reste surtout de cet épisode, ainsi que d'autres du même acabit, est qu'aussi inquiétants furent-ils, ils étaient toujours beaucoup plus intéressants que de faire vroum-vroum comme n'importe quel morveux baveux avec des petites voitures qui n'avaient même pas de vrai moteur. Pas de discussion ! Malgré toutes ses dingeries – et, je soupçonne, peut-être justement à cause d'elles – j'admire fort mon tonton. Car c'était un homme, lui. Un vrai !

Virile identité qu'il a d'ailleurs démontrée d'abord lors de son service militaire, en devenant parachutiste, et puis, quatre ou cinq ans plus tard, en choisissant de se faire mercenaire au Katanga, en pleine guerre d'indépendance du Congo dont la population, en juin 1960, s'était

soudainement lassée d'être les divertissants demi-singes des Belges et d'apprendre à l'école que ses ancêtres, de tous les peuples de la Gaule, étaient les plus braves et même que c'était nul autre que Jules César qui l'avait écrit, répétez après moi les enfants... Et dit comme ça, évidemment, on les comprend. Malheureusement, tout enthousiasme, comme on ne le sait que trop, s'avère toujours dangereux, et il s'est ensuivi à cette saine et congolaise décision de malheureuses échauffourées du genre massacres réciproques, exécutions capitales, viols enthousiastes de Blanches, depuis le temps qu'à la piscine on leur apportait des boissons et des serviettes de bain et qu'en bikini, toutes occupées d'elles-mêmes, elles ne nous regardaient même pas, viols aussi de quelques religieuses rien que pour voir quel effet ça faisait, diverses manifestations d'un attentionné souci de nourrir des crocodiles (faméliques pauvres bêtes !), quelques incidents de cannibalisme, ça et là, pour prendre des forces et bien entendu le retour pressé de vieilles luttes tribales parce que, indépendance ou non, il ne fallait tout de même pas perdre les bonnes habitudes. Lutttes tribales par ailleurs largement financées par cet Occident tout de haute civilisation condescendante...

Et, en ces pénibles temps qui courent, au cas où je ne sais quel hystérophobique de l'humanophilie générale trouverait l'expression « lutte tribale » suspecte d'une saloperie raciste quelconque, il n'est qu'une chose à rappeler et ce n'est rien moins que le joyeux slogan qui, depuis vingt-deux siècles, n'a toujours pas pris une ride : *Carthago delenda est !* Aussi – profonde et mystérieuse Afrique ou pas – une chose demeure certaine : *Carthago delenda est !* Ailleurs, aujourd'hui. Ici, demain. Après-demain... Mais finalement partout... Partout, encore et toujours !... Machettes, guillotines, Grosse Bertha, virus superdesign ou atomes en fusion... Si pas aujourd'hui, demain ! Partout ! Le fleuve Congo et ses rives tellement accueillantes n'ont rien inventé. Même pas un peu.

Oui, tonton est allé se battre là-bas. Soi-disant parce que la séparation katangaise lui semblait une cause de capitale importance, mais, de l'avis familial, surtout parce qu'il s'était d'un coup trouvé tout triste, tonton avec ses cent dix kilos, de s'être fait larguer par une dame dont il avait eu la mauvaise idée de tomber amoureux et qui lui avait préféré un bijoutier moins jeune autant que moins beau garçon peut-être, mais indiscutablement plus apte à subvenir à ses modestes

besoins. Les modestes besoins de la dame évidemment. Pas ceux de tonton... Bâillements ! Et quoi de neuf, à part ça ?... Mais au lieu, comme l'eût fait n'importe qui en de semblables circonstances, de foncer à la première cathédrale venue allumer un cierge à saint Durex en le remerciant de lui avoir, une fois de plus, évité le pire, tonton, romantique déçu autant que furieux, partit combattre au Katanga... Mais quel rapport avec notre affaire de sniperologie appliquée ? insisterez-vous peut-être... Eh bien, lorsque tonton a été fait prisonnier et remis dans l'avion direction Bruxelles-Zaventem par des Gurkhas envoyés sur place par les Nations unies, et que mon père, un matin d'automne, est allé le chercher à l'aéroport et l'a ramené à la maison avant que le petit garçon de sept ans que j'étais ne parte, une fois de plus, s'abrutir à l'école... Je me souviens distinctement que lorsque tonton est arrivé avec son corps, à mes yeux, immense, et son sac militaire à l'épaule, il m'a dit avec sa voix grave et son accent belge à en avoir des vertiges : « Salut, gamin ! » Et puis il a enlevé son béret de mercenaire, son béret rouge avec une croix katangaise en cuivre, et il me l'a mis sur la tête. Et si j'étais incapable, à sept ans, de comprendre tout ce que cela signifiait, j'étais

néanmoins conscient qu'il m'était fait là un très grand honneur et que tonton me disait quelque chose comme « maintenant, petit, c'est à toi de montrer ce que tu sais faire ».

Et puis, à cette même époque et ce depuis l'âge de six ans, mon père qui ne voulait pas être en reste m'apprenait à tirer avec une carabine à plomb – MA carabine à plomb ! – qui était de marque Diana. Prénom que l'on pouvait supposer ne pas avoir été choisi par hasard. Diana comme Diana chasseresse... Je prenais plaisir à passer les mercredis après-midi à tirer seul sur des cibles punaisées aux arbres de notre jardin. Au début, pour charger, n'ayant pas encore assez de force pour ouvrir l'arme sans aide extérieure, je posais d'abord le fusil droit, crosse à terre, et tirais à deux mains sur le sommet du canon. Je le prenais ensuite dans mes bras, mettais, à sa juste place et dans le bon sens sans jamais me tromper, un petit plomb sorti de sa boîte circulaire au couvercle vert foncé où était dessinée la même Diana avec son arc et ses flèches, et fermais le tout en appuyant légèrement le bout inférieur du canon par terre. Et le petit claquement, jamais décevant, s'avérait fort agréable à entendre. Puis, je visais soigneusement et – entre deux tremblements parce que

mon fusil était bien lourd – je tirais enfin et coup après coup, mercredi après-midi après mercredi après-midi, en m'éloignant très progressivement de mes cibles, je m'améliorais lentement. Et ce fut là, je crois, le lointain début de ce voyage qui me conduisit jusqu'en Arizona. Aussi, adultes, méfiez-vous des petits garçons ! On ne sait jamais trop ce que ces supposés innocents sont capables de rêver devenir... Et pas seulement, les garçons... Les filles, aussi.

Chez A.S. Adventure, je m'attarde encore. Il n'est pas que les fusils exposés aux murs, il est aussi des dizaines et des dizaines d'armes de poing présentées dans les vitrines des comptoirs, et quant aux allées, elles sont garnies de petites pyramides de boîtes de munitions en tous genres. Des pyramides de plus ou moins un mètre de haut. Elles sont idéales pour que, derrière elles, jouent à cache-cache quatre ou cinq gamins très excités. D'ailleurs, ces futurs clients sont là chez eux. À côté des caisses et placée au sommet d'une armoire se trouve une statue grandeur nature d'un garçon qui n'a certainement pas dix ans. Il est habillé en cow-boy. Il tient un de ces fusils qui se rechargent d'une seule main. De quelle marque était exactement

cette arme ? Je ne sais plus. Il en existe plusieurs du même genre. Dans *Les Sept Mercenaires*, lorsque, au début du film, Yul Brynner décide, parce que personne d'autre n'ose le faire, de conduire un corbillard avec à l'intérieur le cadavre d'un type assassiné par des mauvais, Steve McQueen – juste comme ça, parce qu'il n'a rien de mieux à faire à cet instant que de risquer sa peau – décide de l'accompagner. Vous vous souvenez ? Eh bien Steve – parce qu'on ne sait jamais... – tient sur ses genoux, durant ce petit trajet, exactement la même carabine... Ah, c'était parfait. C'était grandiose. Et tant pis si tout cela n'était qu'imaginaire...

Enfin, ces gamins, chez A.S. Adventure, avaient tous l'air vachement content. Et il me faut avouer que le vieux gosse qui traîne en moi, aussi. C'était comme un petit clin d'œil à mon papa et à mon tonton, morts tous les deux depuis si longtemps. C'était comme leur dire « Vous voyez, je ne vous ai pas oubliés. Je ne vous ai pas oubliés et je suis bien de votre sang »... Enfin, après un temps, j'ai arrêté de contempler les armes et j'ai fait ce pour quoi j'étais venu, c'est-à-dire m'acheter d'abord un casque pour me couvrir les oreilles durant les tirs du lendemain qui allaient, je le devine, se révéler

extraordinairement bruyants autant qu'immédiatement dommageables aux tympanes. Il est, à ce propos, aussi recommandé de ne jamais tirer sans se protéger les yeux, soit avec ses propres lunettes si l'on en porte d'habitude, ou, encore mieux parce que spécifiquement faites pour ça, avec des lunettes de sécurité qui protègent non seulement les yeux mais aussi les tempes. En tirant, des projections de poudre ou même, dans les cas les plus graves, de morceaux de métal sont toujours possibles et s'en prémunir relève d'une parfaite rationalité. Oui, mais... Oui, mais d'instinct je ne le sens pas. Tirer avec des lunettes quelconques, qu'elles soient de protection ou non, m'indispose et m'a toujours indisposé. Elles gênent la pose de la joue sur la crosse et le moindre mouvement les déplace ne serait-ce que légèrement, ce qui nuit au confort et donc à la concentration qui doit, à chaque tir, être et demeurer la plus parfaite possible. Non, décidément, leurs lunettes de sécurité, je n'en prends pas. Je ne veux qu'un casque et rien qu'un casque. Et, en cet instant, un fort élégant modèle de marque Browning suscite mon affection et je l'achète immédiatement. Je l'ai toujours, il vit à côté de mon bureau et, maintenant retraité de ses services balistiques, sert à

me protéger des hurlements alcoolisés des footballeurs de mon quartier, les samedis soir... Tout sert ! Tout sert ! Croyez-moi, avec un peu d'attention, tout sert...

Un casque et ensuite un couteau de taille sérieuse et susceptible de m'être, lui aussi, utile en toutes circonstances. Il y en avait des dizaines, mais je n'ai pas mis longtemps à repérer celui qui me plaisait. Tout en acier inoxydable, trois trous circulaires dans la poignée le rendaient confortablement léger et sa lame était longue de deux fois la largeur de la paume de ma main. Je me suis dit que cela irait.

Et au cas où l'on se poserait la question, oui, la chaîne de magasins A.S. Adventure a de nombreuses filiales dans plusieurs pays d'Europe du Nord. Mais ne rêvez pas, mis à part quelques dérisoires canifs, ils ne vendent strictement aucune arme. Je le sais. À l'un d'entre eux, un jour d'ennui, exprimant à quel point l'Arizona me manquait, j'ai demandé, rien que pour rire... En tant que pseudo-Ricain, j'ai demandé : « *Any guns ? What, no guns ? Nix boum-boum ? Land of the free ?!? Come on...* » Ça ne les a pas fait rire. Quant à moi, je parviens de moins en moins à résister à ce genre d'imbéciles gamineries. Mon peut-être regrettable secret ? Convaincu, sans

doute aucun, que les choses quelles qu'elles soient finiront de toute manière mal, j'ai depuis longtemps pris le parti de me moquer de tout, partout. De tout, sauf de deux horreurs atrocement indépassables : la souffrance des petits enfants et celle des animaux. Et puis basta !

Quoi qu'il en soit, les autorités aéroportuaires, tout comme les compagnies d'aviation, voient d'un assez mauvais œil le transport d'armes de toutes sortes et de couteaux, canifs compris, dans les cabines. Il paraît même qu'une partie des bagages en soute est passée aux rayons X. Est-il ou non pratiquement possible de soumettre à cette précaution la masse immense des valises et colis divers circulant de vol en vol dans les aéroports, reste une interrogation intéressante autant qu'inconvenante à aborder. Il est, en revanche, assez certain qu'une fois remarquée, la présence éventuelle d'armes, de quelque nature qu'elles soient, dans un bagage en soute agace tout un chacun... Car enfin, si cette arme – ne serait-elle qu'un simple couteau ou une timide petite hache – placée dans un bagage ne posera, certes, aucun danger durant le vol, qu'en sera-t-il, cependant, une fois le bagage récupéré à l'arrivée par son propriétaire

avant de passer la douane ? Hmm ?... Toujours est-il que, légal ou non, le transport de couteaux dans les bagages est tout sauf nécessaire. Un couteau, après tout, qu'il soit acheté ici ou là, en vaut un autre...

Question : ai-je pu résister à la satisfaction puéride de rapporter avec moi mon beau couteau d'Arizona en France ? Et reposerait-il aujourd'hui, alors même que j'écris ces lignes, quelque part dans, par exemple, le deuxième tiroir de mon bureau ?... Qui sait ? Qui sait ?...

Enfin, à Phoenix, avec mon couteau tout frais dans le sac à dos, je suis allé dans un supermarché acheter de quoi survivre pour les jours à venir. Je savais, et les documents qui m'avaient été envoyés par mail le précisaient, que j'allais débiter quinze jours de cours, dimanches compris et sans interruption aucune. Les leçons commenceraient à six heures et se termineraient, sans véritable pause, dix heures plus tard. Il fallait apporter avec soi de quoi se nourrir en quelques minutes si on le souhaitait et surtout de quoi boire suffisamment dans un environnement où la température, en cette saison, oscillait entre trente et quarante-cinq degrés. Soit trente degrés au plus froid de la nuit et, généralement,

entre trente-cinq et quarante-deux degrés durant les heures de plein soleil. Cela signifiait qu'il était absolument indispensable de boire tous les jours beaucoup, beaucoup d'eau. Alors, j'en ai acheté des quantités à remplir la presque totalité de mon panier et réussis – une fois n'est pas coutume – à ne pas me prendre les pieds dans mon pragmatisme général, en choisissant des bouteilles calibrées de manière qu'elles tiennent dans les deux filets extérieurs de mon sac à dos. Assez fier de moi, j'ai terminé ces achats avec des Coke lights dont je savais que j'en mettrais à congeler chaque soir pour pouvoir les boire glacés durant les premières heures du matin. Rien d'exceptionnel à cette pratique, je faisais – et continue à faire – la même chose à Paris depuis des années. Si j'ai gardé quelque chose de ma jeunesse américaine – hormis cet anglais progressivement devenu ma première langue – c'est bien la vénération des glaçons en presque toutes circonstances... Il ne me manquait plus à présent que quelques canettes de Budweiser (cinq pour cent d'alcool) pour faire d'un soir, espoir, et tout irait bien. Je n'ai pris aucun autre alcool. Il abîme la qualité du sommeil et réduit la vigilance. Qui plus est – comme nous le rappelle depuis quatre siècles le portier de *Macbeth*

(acte II, scène 3) – il augmente le désir mais en réduit la performance... Performance qui par ailleurs n'était en aucune manière le sujet du moment. Non. Mais il ne m'échappait pas que de toute ma vigilance et ma pleine conscience j'allais avoir grand besoin dans les deux semaines à venir. Vigilance et pleine conscience pour lesquelles – depuis que je savais, dans quelques mois, devoir dire adieu à une partie de mon cerveau – j'avais développé une passion farouche. C'est à croire que l'on s'attache à ces petits détails de notre neurologie.

Voilà... H2O, Coke lights, Budweiser, et j'ai presque fini, il ne me manque plus que la nourriture. Pour tenir la journée, je vais avoir besoin de sel ainsi que de nombreuses sources de calories, qui devront être faciles à porter et occuper le moins de place possible. Je décide donc d'avoir toujours avec moi deux pochettes en solide plastique, de celles conçues pour entreposer de la nourriture au surgélateur. J'en prendrai une en guise de garde-manger et l'autre soit par sécurité si je perds ou salis trop la première, soit pour la partager avec un éventuel confrère en balistique. Manger, mais quoi ? Au cours des quinze jours prochains, il fera très chaud, la déshydratation va être un risque

permanent, l'épuisement physique aussi et, pour avaler quelque chose, il me faudra faire vite et simple. Je remplirai donc mes plastiques d'un mélange de bretzels ou *pretzels* en langage local (sel et glucides), de fruits séchés, de raisins, de cranberries (sucres) et de noix diverses. Ça ira. Problème réglé. Ne reste plus qu'à prendre de quoi me préparer un sandwich le soir. Je ferai rapide : cette laitue Iceberg qu'ils ont là-bas, qui est vert clair et compacte, qui n'a presque aucun goût mais qui tient longtemps, ainsi que tomates, concombres et avocats, œufs que je cuirai durs, cheddar local c'est-à-dire Kraft qui, même dans l'emballage noir de la variété la plus forte, n'est pas fameux, mais qui marche quand même, et cette mayonnaise Hellmann's dont, comme tout homme de goût, je suis addict et que j'ai un mal fou à trouver en Europe. Deux ou trois pains de seigle qui sont les seuls mangeables en ces régions reculées. Là-bas, tout le monde se souvient de la campagne de publicité des années 1970 de la marque Levy. Dans une série de posters, on voyait divers personnages manger un morceau de « *rye bread* ». Il y avait tantôt un Indien avec ses plumes, un petit garçon d'origine japonaise, un enfant de chœur, ou encore Buster Keaton vieux et portant de

travers son chapeau d'antan et des jours meilleurs. Tous assuraient que « *You don't have to be Jewish to love Levy's...* » Il n'est probablement pas une exagération de penser que le noyau de la culture américaine populaire est fait de souvenirs de quelques pubs mélangées à des airs de chansons entendus à la radio ainsi qu'à une poignée de séries télévisées. *Rowan & Martin's Laugh-In, The Adams Family, Kojak, Archie Bunker...* Tout au moins en ce qui concerne ma génération déclinante...

Ne reste maintenant plus que la section pharmacie : mercurochrome et autres désinfectants qui ne font pas mal, alcool à quatre-vingt-dix degrés qui, lui, fait mal pas pour rigoler mais comme ça au moins on sait qu'il remplit sa fonction, pansements de tailles diverses, et deux ou trois bistouris jetables pour, si nécessaire, m'ouvrir la peau et enlever je ne sais quelle intrusive saleté qui s'y serait installée sans ma souveraine permission... Quelques sprays antimoustiques ayant fait le plus de bodybuilding possible, car l'adversaire est très costaud, et, pour finir enfin, quelques tubes de crème solaire. Crème que tout jeune homme digne de ce nom abhorre d'instinct mais qui, en dix heures d'exposition au soleil local par jour, n'est

pas une option. C'est tout ? Mmoui, je crois. Avec une boîte de cotons-tiges parce que qui dit désert dit forcément sable qui vole, oui, c'est tout.

Alors, avec l'ensemble de ces petites affaires, je retourne à mon hôtel, décharge ma voiture, range, passe un maillot et vais nager dans la piscine. L'eau est à parfaite température et je peux m'adonner à un de mes passe-temps favoris, c'est-à-dire que – flottant les bras écartés comme un gros phoque ravi – je ne fais rien. Strictement rien, mis à part me retourner de temps en temps pour me rafraîchir le visage. Le crépuscule est là. La lumière lentement se charge d'or. Le bruit assourdi venant du bar de l'hôtel rend ma solitude encore meilleure. Je respire doucement et ne pense à rien, à moins – comme l'affirmeraient certains – que ce Rien-là ne soit autre que le Grand Tout, ce qui, je suppose, revient rigoureusement au même... Après une vingtaine de minutes, je m'ébroue un peu et observe, autour de la fontaine des Athéniennes en béton, une dizaine d'oiseaux ravis de profiter de l'eau salvatrice. Leurs yeux sont des points noirs entourés d'un jaune brillant. Leur corps est d'un bleu très foncé. De prime abord, ils évoquent de lointains cousins des merles, mais des merles

beaucoup plus grands de corps que les nôtres et avec des pattes plus hautes. Ils volent à volonté mais peuvent avancer en marchant avec force et grande vitesse, s'ils le veulent. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit de quiscales à longue queue, *Quiscalus mexicanus*. Leur taille adulte va de trente-trois à quarante-trois centimètres, leur envergure peut atteindre cinquante-huit centimètres et leur poids deux cent soixante-cinq grammes. Ils vivent une douzaine d'années. Quelque chose dans leur démarche sautillante m'évoque irrésistiblement l'oiseau sarcastique et ricanant des dessins animés *Looney Tunes* de Tex Avery, où Will E. Coyote tente, d'échec en échec de plus en plus pitoyable et absurde et sans jamais réussir, d'attraper Road Runner, l'oiseau qui court à une vitesse folle. Road Runner, caricature extrême du *Geococcyx californianus* ou de son cousin le *Geococcyx velox*, terminologie déjà riche en soi de nombreuses opportunités comiques.

Après la piscine, une fois de retour dans ma chambre et sirotant une canette de Budweiser qui m'attendait dans la partie congélation du frigo, je rote doucement et fais ce que font inévitablement les hommes lorsqu'ils se retrouvent seuls dans une chambre d'hôtel : j'ouvre la télé

pour juger de la qualité de l'offre locale de films pornos. Nu, assis sur le bord de mon lit, Bud dans une main et télécommande dans l'autre, je ricane en apercevant mon image dans le miroir de l'armoire à vêtements. Il ne manque rien à mon propre stéréotype, et surtout pas mon trop gros bide. J'en ris pour les mêmes raisons que je ris d'habitude. J'en ris parce qu'il n'est plus rien d'autre à faire... La sélection de films proposés semble être encore plus lamentable que de coutume. Après quelques hésitations et encore plus de scepticisme prescient, je finis par choisir une distraction d'une demi-heure avec Lisa Ann, généreuse mammifère assez célèbre dans le milieu depuis une vingtaine d'années au moins et bonne travailleuse sans parlotte, comme disait Brel au siècle dernier. Sa bio l'annonce née à Easton, Pennsylvanie en 1972. Peut-être... Pour faire bonne mesure, retirons tout de même mentalement cinq ans à cette année et calculons. Nous sommes en 2012, cette plus tout à fait jeune fille a donc probablement entre quarante et quarante-cinq ans. Il est vrai aussi que rien ne permet de déterminer la date à laquelle ce film a été réalisé. Cependant, la valeur n'étant point liée au nombre des années, au fond qu'importe... Mais le film débute et – en plus

du fait que Lisa aurait bien huit à dix kilos de bonne graisse à liposucer d'urgence – s'annonce d'emblée particulièrement pénible. Il s'agit d'une rencontre à l'étiologie incertaine... Rendez-vous d'amoureux clandestins ? Prostitution ? Auto-stop qui, pour une fois, tourne bien ? Ou simple et chaleureux *Happy birthday to you* ?... On ne le saura jamais, mais toujours est-il que tout se passe dans une voiture. Ne me demandez pas laquelle et d'ailleurs la marque de cette voiture n'a aucune importance dans cette affaire, voyons ! Dans une voiture donc... Une voiture dont les portes avant sont ouvertes et que la caméra filme du côté chauffeur. Côté chauffeur où un type assis, son froc descendu sur des chevilles pudiquement masquées de chaussettes, se fait sucer par la bouche botoxée aux lèvres de canard de Lisa Ann, qui, concédons-le – à tout seigneur tout honneur ! –, semble y mettre toute l'application dont elle est capable. Mais tout cela dure trop longtemps et s'avère un rien répétitif. Ma Budweiser se réchauffe et je commence vite à doucement m'emmerder. Quant à la position de l'heureux bénéficiaire assis devant son volant, elle s'avère inconfortable autant que contre-productive. Et que l'on prenne ou non, dans ces cas-là, le soin de reculer

son siège dans toute la mesure du technologiquement possible ne change pas grand-chose à l'opération. Amateurisme ! Amateurisme ! dis-je à ma bière maintenant complètement tiède. De plus, pour on ne sait quelle raison, il coule sur et autour de cette voiture une pseudo-pluie qui ne fait rien pour améliorer la sourde désespérance de l'ambiance générale. Enfin, pour que l'on comprenne que toute cette eau relève bien d'un phénomène météorologique et non d'une simple rupture de canalisation au plafond du studio, on a exigé de Lisa Ann qu'elle porte un imperméable brun clair, certes approprié à la logique théâtrale de la scène, mais qui n'arrange rien à la précision anatomique du spectacle. Précision anatomique qui, rappelons-le sans insister, constitue tout de même l'essentiel de l'intérêt – pour autant qu'intérêt il y ait – de cette affaire. Non, vraiment, tout cela est déprimant, ma bière est maintenant non seulement tiède mais plate et, par une étonnante homologie, ma verge aussi... Agacé, je hausse les épaules, éteins et vais dormir. Je le sais, la journée du lendemain sera rude.

*Hôpital Max-Fourestier, Nanterre, années 1990.*  
Psychanalyste, je travaille dans cet hôpital depuis

déjà quelques années. Je m'y suis fait, au cours du temps, une spécialité... Spécialité?... Non, à la réflexion, le mot est bien trop chic tant pour moi que pour la clinique crépusculaire dans laquelle je frôle de m'égarer tous les jours... Non, le terme de « spécialité » ne va pas. Disons plutôt une pratique... Une pratique particulière qui consiste à tenter de soigner, dans l'étroite mesure du possible, la population de SDF de Paris et des environs emmenée en ces lieux de consultation, d'hospitalisation et d'hébergement où le médical se confond inextricablement avec le psychiatrique. « Soigner » est, dans ce contexte, lui aussi un trop grand mot. Décidément nous n'avons, en ces marges, pas de chance avec le vocabulaire. La plus sobre vérité est que soigner ne signifiera jamais en cette vieille prison pour pauvres créée sous Napoléon III qu'est l'hôpital de Nanterre que de tenter d'éviter le pire qui guette les presque fantômes de la rue. Éviter le pire possiblement immédiat et forcer la mort à reculer encore une heure, une nuit, un jour. Les aider à accepter de survivre jusqu'au prochain effondrement, voilà ce que fut ma fonction. Extrême et désespérante mission, diront certains. Mais je sais bien, moi, qu'aussi désespérante fût-elle, elle ne représenta jamais qu'une plus lisible

et franche caricature de la situation générale, soit de retarder la glissade, la chute et la dégradation dernière. S'assurer de survivre encore au moins cet instant, et puis celui d'après, et puis celui encore après. Survivre jusqu'à demain, après-demain, jusqu'à Noël peut-être, qui sait ? Garder un espoir qui n'est jamais autre que le masque grimaçant du même. Faire semblant. Surtout, surtout, continuer à faire semblant de croire. De croire à n'importe quoi, mais de tout de même croire un peu à l'existence d'un fugace brin de sens. Croire, contre toute raison, que les quelques miettes de vie qui restent valent tout de même la peine... Mourir, on le sait. Mais pas maintenant, pas aujourd'hui, pas encore... Voilà, la brutale horreur de toute conscience. Voilà, sans saccharine, ce qu'est la vraie et indiscutable humaine condition.

Oyez, bonnes gens ! Oyez, *winners* héroïques ! Oyez, informaticiens *new wave*, consultants du Néant et autres brillants managers du superflu général ! Oyez !... Clodo aussi crevard, tuberculeux et puant soit-il n'est jamais autre que, sinon exactement notre double, tout au moins notre incontestable frère. L'inséparable envers de notre propre médaille.